

ASTHMES

Fiction & Cie



Sophie Maurer

ASTHMES

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-091966-1

© Éditions du Seuil, avril 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Ce matin, la ville comme à l'accoutumée : trop d'offres temporaires et rien qui soit vraiment à vendre. Il suffisait de presque rien pour susciter le malentendu, un air trop vague ou trop fermé, un air obscur, fatigué, tout pouvait s'y prêter. D'un coup l'autre semblait se rapprocher, presque à portée, et proposer sa familiarité. Les distances machinales s'en trouvaient transgressées, la ville et ses périmètres soudain ébranlés. Rien de fondamental pourtant car ça ne durait jamais longtemps. L'écart savait reprendre les rênes à temps pour empêcher que ne survienne le moindre événement.

* * *

Elle, ce matin-là ou les précédents, c'était toujours l'amoureuse. Ses amis l'appelaient comme ça, l'amoureuse, et c'était censé dire son étrange amour des hommes, un peu trop général, un peu trop relâché, ne souhaitant

pas vraiment poser ses conditions. C'était ainsi depuis longtemps, elle ne parvenait à vraiment respirer que dans un seul élément : l'apesanteur irremplaçable des commencements. Le monde pouvait proposer ses arguments les plus tangibles, décisions, cris, frontières, elle y restait presque insensible, toute son attention sans cesse portée vers un seul homme – jamais le même. Elle ne se souvenait pas du début de l'histoire. Toujours, il lui avait semblé que les hommes méritaient le monde, le monde entier. Elle pouvait pleurer en les regardant passer. Toi si tu savais comme j'aurais pu t'aimer. Et puis non, mais parfois si, ils étaient prêts ou innocents et elle devenait pour un temps lumière bourdonnante, elle devenait leur cœur saignant, une histoire, l'histoire, une étrangère dont les gestes envahissaient l'espace. Pour quelques jours, quelques semaines ou un peu plus, elle se transformait en un métal inconnu, une chaîne moléculaire impossible et trouble. À chacun des hommes ainsi croisés, elle croyait offrir quelque chose d'incalculable, quelque chose de tendre et de violent qui ne regardait qu'eux. Pourtant, exactement dans le même temps, elle savait qu'elle s'était souvent trompée à toujours viser l'extrémité. Tant pis, elle croyait que la seule chose qu'elle eût vraiment à faire ici, c'était d'aimer des hommes, de les aimer totalement, et puis de partir en n'ayant rien accompli d'autre. Elle trouvait que c'était finalement un parcours qui valait la peine. Ce

n'était même pas une mission, mais le simple fruit de la certitude que rien d'autre n'avait ce goût-là et que, bien sûr, seul ce goût-là valait l'effort, l'immense effort de respirer. Elle les couvrait donc, les hommes, si beaux, semblant si souvent avoir perdu l'espoir. Elle les regardait, de la prosternation dans les yeux, l'attention au détail, leur peau, la barbe juste naissante, une bambouseraie vue de près. Elle avait des gestes visant toujours la plaine précise où tout lâche et ploie, celle où il arrive, miraculeusement, que les peaux s'évaporent exactement au même moment. Elle savait être alors dans un espace en dehors, délié du monde et de ses abords, ce lieu de liquéfaction où la mort semble si proche et si douce, où tout expire et se dissipe dans une dernière secousse.

Les hommes qu'elle avait ainsi aimés avaient toujours quelque chose d'un peu arctique, les autres terres lui semblaient sèches et désolées, de hauts plateaux centraux sans abri ni tranchée. Ses hommes à elle avaient souvent vécu de quoi être un peu courbatus. Chaque fois, elle espérait les aimer assez pour qu'ils puissent se reposer, pour leur faire tout oublier, les matins d'hiver à l'école, leurs treize ans, les heures perdues, les heures lentes, tout ce qui leur donnait cet air incertain, ce regard amputé d'un lointain. Elle les voulait fiers, amnésiques, et sûrs de la beauté du lendemain. Poser ses valises dans un endroit inconnu

jusqu'alors, ses mains sur une mâchoire à l'inclinaison nouvelle, aimer à presque en suffoquer et puis apercevoir un jour à l'horizon, déjà, le point de fuite dépressionnaire. Viser alors le moment précis de la cime, quand il n'est plus d'avenir que dans la chute, pour faire le plus lentement possible un simple pas de côté. Partir ainsi, doucement, en les laissant parfois étonnés, du vent au creux du ventre, un appel d'air qui s'estompera bien sûr mais dont restera pour un temps le sentiment d'horreur provoqué par la pesanteur. Elle espérait quand même déposer sur eux une invisible empreinte, qui demeurerait bien au-delà d'elle-même, s'éloigner en les sachant forts à jamais d'avoir été aimés. De son côté, elle les gardait toujours sur elle, bien après leur disparition, et ses regrets étaient hésitants, pâles et duveteux. Chaque fois, c'était pourtant en lambeaux qu'elle quittait, avec au ventre un cri silencieux de plus. Et chaque fois, très vite, elle savait que cette route n'aurait jamais de fin, que la plénitude n'est qu'un mot, qu'il lui faudrait encore aimer, aimer jusqu'à l'épuisement pour un jour, peut-être, se résigner, se poser contre un homme, ne plus bouger. Chaque fois cependant elle y croyait un peu plus, s'imaginant que chaque homme rendait le suivant meilleur, mais finalement aucun homme ne lui en avait jamais vraiment rappelé un autre, et il fallait toujours tout recommencer. Elle savait qu'un jour cela lui coûterait de n'avoir pas su attendre et espérer la

transformation du feu en quelque chose de plus précieux, mais elle savait aussi que le feu se fait rare. Le mépriser, c'est toujours oublier que tout est compté, implacablement et minutieusement compté. Elle poursuivait donc, attentive aux hommes de côté, toujours là, tellement présents, des ombrages prometteurs. On pouvait croire ce qu'on voulait. En vérité, de sa route, il n'y avait rien à comprendre. Elle se voulait tout simplement offrande.

Elle était avant tout cela, avide et sans sommeil. Bien sûr, autour, il y avait le reste, les jours à tuer, mais ce qui donnait sens à la piste, c'était bien l'appel du vide créé par l'attente d'un homme aimé, la terreur provoquée par l'absence, et l'art des souvenirs précieux. Dans le désordre, elle avait ainsi à portée d'égarement des images et des sensations qui confiaient un monde où n'avaient de place que les instants intimes, les étreintes et les serments, les désirs, les allégresses. C'était d'abord un monde de villes. Des hommes croisés était née une géographie singulière, urbaine et assourdie, où chaque ville ne disait que trouvailles et retrouvailles, baisers glacés dans les avenues trop larges, nuits essoufflées et mains entrelacées. Rennes, Lille, Clermont-Ferrand, Reims, Strasbourg, Bordeaux, Poitiers : toutes ces villes se mêlaient, leurs gares étaient les mêmes, leurs buffets, sandwiches mous, serveurs brutaux, kiosques sans monnaie, et puis la marche, si souvent l'hiver, si

souvent sous la pluie que c'en était à croire que la ville était fabriquée pour. Toutes les rues se ressemblant, les passants au ralenti rentrant chez eux bien tôt, les mêmes boutiques, Promod et Nicolas, la vieille ville ou le quartier piéton, la grand-place, les bus aux numéros trop courts, 1, 4, 8. Parfois, un théâtre, un opéra, un cinéma. Toujours, des restaurants aux nappes blanches, des brasseries dorées de frais, des cafés bondés d'étudiants. Les hommes changeaient, mais le décor restait, immuable et givré, de la grande famille des lieux où l'on chercherait en vain un ami, quelque chose de doux ou d'ardent. Et pourtant, au bout de cette marche triste, au moment où elle croyait se méprendre en espérant, en haut des escaliers d'un immeuble anodin, il y avait chaque fois, l'attendant, un homme différent qui ouvrait les bras. Et tout redevenait alors si singulier, si présent, le nom de la gare, le visage du serveur, les plaques des rues, le dessin des pavés, la lumière au-dessus du porche, la note de la sonnette, le grain de la peau. Dans ce monde chaotique de villes si floues et si nettes à la fois, se mêlaient ainsi l'éblouissement de l'instant où, de nouveau, ses lèvres s'étaient posées dans le cou de l'homme, juste à cet endroit entre l'oreille et la mâchoire dont l'envie avait noyé les jours d'avant, et l'accablement, l'effroi ensommeillé de ces marches solitaires, où le vide devenait le plus fort et où soudain elle ne voyait plus que l'évidence polaire de l'impossibilité du partage, de l'infinie

distance de chacun à chacun et de leur incapacité, qui était aussi la sienne, à empêcher le vent de se faufiler et de glacer le dos.

Mais naturellement, au milieu de tout ça, il y avait l'homme autour de qui elle accomplissait sa trajectoire orbitale.

C'était le garçon, l'homme qui lui non plus n'avait pas de nom puisque dans sa vie, depuis si longtemps, c'était sa place, celle du garçon, pas du mari, pas de l'ami, non, du garçon. Elle lui portait un amour à la fois tellement convulsif et tellement tendre qu'elle ne savait plus où résidait la vérité de leur lien. Elle ne pouvait pas le regarder dans les yeux sans l'imaginer en elle, au-dessous d'elle, sans le sentir enserrant sa taille dans ses mains ou ramenant ses cheveux en un seul poing. Elle avait toujours envie lorsqu'ils se voyaient de lui lécher les lèvres très doucement. Au café, il parlait et elle pensait à des gestes de langue, des mouvements humides, un univers un peu liquide. Elle ressortait le ventre à l'envers de désir en pleine journée, avec des envies carnées, l'impression d'être une pure anfractuosité. Il lui fallait des heures pour desserrer les dents. Et pourtant, et c'était le même homme, elle l'aimait aussi avec quelque chose de complètement étranger à la peau, quelque chose de secret, de cardiaque

et d'intime. C'est ce deuxième amour qui faisait qu'elle pouvait depuis des années le savoir avec une autre sans se diriger droit vers le vide. Elle aimait l'imaginer heureux là-bas, dans cette vie qu'elle ne connaissait pas. Et cela durait, durait, des années vraiment, à vivre deux vies, dont l'une, presque entièrement rêvée, avec lui. Son éternel amant, presque inconsommé. C'était ça, depuis si longtemps, la place du garçon.

Ce qu'ils avaient eu vraiment ensemble se comptait en heures, les cœurs toujours trop pris par ailleurs, et cela faisait des années qu'ils ne s'étaient plus touchés. Au milieu d'autres hommes aimés ou entre eux, dans les intervalles amoureux, elle continuait pourtant de se figurer les mains du garçon sur elle, cent, mille fois, sa bouche, son corps, son côté un peu abandonné, une lascivité de Narcisse. C'était tragique et ridicule, comme souvent les désirs ressassés. Mais cette nuit qu'elle n'y croyait plus, simplement parce qu'ils s'étaient retrouvés seuls et libres dans un lieu éteint, ça s'était reproduit et ça avait tout ralenti. Sentir de nouveau ses caresses, enfin, depuis si longtemps espérées, et pourtant être terrassée par les années d'attente, comme soudain condensées, lui revenant dans leur version accélérée, et contempler la scène de haut, de très haut, de cimes où les corps n'existent plus, où les contours s'estompent. Être un peu déçue,

non par la peau qui avait tenu parole, mais par l'absence de ces vagues où l'on sent que le cœur aussi est emporté et pourrait s'arrêter sans qu'il en coûte, un éclat. Rien de tel et au contraire la sensation précise qu'il n'y avait rien de plus à attendre dans cette chambre. Le garçon ne consentirait jamais à davantage. Après, le corps assagi bien qu'encore prêt à rougir de nouveau pour rien, une caresse sur la nuque, une main sur la hanche, l'envie pourtant de lui dire reste, je t'en prie, je t'ai tant attendu, j'ai besoin qu'on ait le temps, et bien sûr, à la place, des mots de presque rien, des phrases bulleuses, sans contenu. Le garçon, lui, lui avait juste soufflé dans l'oreille tu m'obsèdes, mais elle avait mis ça sur le compte de l'apaisement, c'étaient des mots de lit, comme les mots d'ivresse, toujours vrais mais d'une sorte de vérité impitoyablement temporaire. Il n'avait rien dit d'autre, là comme avant, toujours embarrassé avec la langue, toujours effaré par ce qu'elle pourrait dire à son insu. Derrière, elle soupçonnait des affres indescriptibles et depuis longtemps l'imaginait enjambant une rambarde de fenêtre comme de rien, plongeant tout simplement. Mais précisément parce que ce désespoir facile était tout ce contre quoi elle tentait d'exister, elle savait qu'ils n'avaient en fait rien à faire ensemble, si ce n'est, comme cette nuit, coller leurs peaux l'une à l'autre en attendant l'orage.

Ce matin, en descendant les escaliers du métro, c'était ça qu'elle éprouvait, ce mélange de la joie qui demeure quand le corps a jubilé et de la peine qui sait quand il faut en rester là. Cet éloignement aux choses aussi, les autres si flottants, pardon, je ne vous avais pas vu, et soudain je vous vois, comme vous avez l'air seul, n'avez-vous pas aimé quelqu'un cette nuit ? Se concentrer et rassembler son corps, le corps de cette nuit, encore parcouru de tressaillements, et le corps de maintenant, accroché au dernier pilier du wagon de la ligne 11. Tenter de les faire tenir en un seul. Les yeux drogués, parcourir le wagon en cherchant une accroche, quelque chose qui dépasserait un peu et permettrait de revenir dans l'instant. Le parfum du vieillard à côté d'elle, un monde de napperons et de potage qui n'avait rien à faire dehors, l'odeur du mot domestique, et la femme un peu plus loin, le regard marqué par une très ancienne déception, surgie peut-être avant même l'espérance, un homme et son journal économique, le capitalisme entrant dans le cadre presque par surprise. Le métro ne proposait rien de suffisant et d'un seul coup ça ne marchait plus, tout se troublait de nouveau et le souvenir de la nuit avec le garçon revenait, une fulgurance, elle tremblait un peu, un éclair venu des reins, s'apercevait qu'un passager la regardait, un peu curieux, sans plus. Et les visages, les couleurs, le wagon, tout ça disparaissait pour un temps. Elle avait un peu honte quand

même, tous les regards s'estompant pour laisser place au ressassement banal d'une nuit vaguement hantée. Elle essayait de revenir aux choses, mais c'était comme ça parfois, elle n'arrivait à penser à rien d'autre qu'à la joie jamais essoufflée des rencontres nocturnes et des débuts d'histoire, à rien d'autre qu'à l'homme qui à ce moment-là était au milieu de sa vie, le reste un peu flou tout autour.

Ça ne se voyait pas mais, en descendant du métro ce matin-là, elle était ainsi avec le garçon encore frissonnant et avec quelques autres dont les souvenirs venaient s'y rattacher sans qu'elle parvienne à les retenir, et sans doute les autres passagers portaient-ils également en eux des dizaines d'autres, des hommes, des femmes, des enfants, des morts et des vivants, des proches et des inconnus juste entraperçus, et ce n'était donc pas cent personnes marchant sur le quai mais mille, ou cent mille. Et pourtant, dans cette foule, soudain tout se figea et elle ne vit que lui, un inconnu si grand, immobile, laissant les autres le contourner, semblant regarder un lieu qui n'était pas là et d'un coup revenant au quai et gémissant doucement. Elle entendit ses sanglots secs en passant près de lui et se dit qu'as-tu, qui es-tu, qui pleures-tu, tu es trop beau pour rester sur ce quai. Dehors, les rues t'attendent, taillées juste pour toi, tu pourrais les emplir.

* * *

Mais lui, ses rues n'étaient pas là, mais à huit heures d'avion, New York et depuis la chambre la vue sur le Bowery. Il ne pleurait personne. Il pleurait une ville, et c'était comme lorsque quelqu'un manque. Ici, il se sentait rétrécir, oublier ce que font la glace, et le vent, et la nuit. Rien ne palpait vraiment, quand il croyait se souvenir que là-bas tout était en train de se consumer dans cette forme de gravité tendre que seules les villes désespérées savent offrir. Il se souvenait bien sûr de ce qu'il s'était juré d'oublier en partant, la couleur ombreuse de dix-sept heures trente en automne, le son des autres dans les avenues et le vent, le vent salé qui pouvait prendre n'importe où, en sortant d'une épicerie, soudain, la mer. Il lui avait fallu partir pour comprendre ce qu'il aurait dû savoir depuis toujours : New York était sa fréquence pure. L'endroit exact où son corps revenait à lui et où rien ne pesait vraiment, les rues clémentes juste à côté, le monde ouvert, béant partout, à chaque coin. Il avait en lui la certitude que les restes calcinés des espoirs immenses que la ville avait abrités ne pourraient jamais entièrement disparaître. Tout continuerait à s'y parier malgré tout, simplement parce qu'il y aurait toujours un vieil homme assis devant une épicerie de Brooklyn et n'ayant dans les yeux aucun

regret de la Pologne, ou une femme aux cheveux gris un peu trop longs, errant doucement autour de Tompkins Square et chuchotant que seule cette ville lui avait permis d'aimer et de rire quand ses sœurs étaient mortes étouffées en Pennsylvanie ou plus loin encore vers l'ouest d'un pays que d'ici on ne pouvait voir que de dos. Pour un amour, il avait cru possible de quitter cette ville, mais finalement la fille, son sourire, la ville d'ici, plutôt belle quand même, rien n'y faisait, il n'y arrivait pas. Sur le quai, d'un coup, c'était évident, il ne pouvait plus vivre ici. Bien sûr, il savait pourquoi, ou à peu près. Il savait que la ville est ici d'un gris qui n'est pas le sien, ni le gris de la banlieue de son enfance, le gris du visage de son père, le gris de l'église, ni le gris métallique et gelé du Réservoir, ou de cette horreur sur Columbus Circle, ou de l'Hudson quand vraiment on ne craint pas l'orage et qu'on va jusqu'au bout de Bank Street, même jusqu'après la voie rapide. Non, ici, c'est un gris d'Europe, velouté, élégant, qui dit j'ai deux mille ans depuis longtemps et je n'ai pas besoin de toi, je suis l'histoire sans les hommes, ils sont tous morts pour moi. Si tu écoutes un peu, tu le sauras, l'écho sur les pavés n'est pas celui de tes pas mais celui des marches nocturnes des hommes d'avant, tu n'y es pour rien. Voilà ce qu'il entendait de la ville, qu'elle pouvait vivre sans lui et ne sentirait pas la différence, qu'elle n'avait guère besoin des hommes, qu'au contraire elle les combattait, faisant en

sorte que même le soir, même le dimanche, ils aient toujours l'impression de travailler, de devoir lutter, que rien ne leur soit acquis, que toujours les couleurs, les odeurs, les bruits, empêchent le repos et la paix qu'à New York il pouvait atteindre en un rien, simplement en tournant la tête vers le nord d'Amsterdam Avenue, en regardant au loin et en sachant qu'au bout de la ville il y avait bien un ciel. Ici, il avait les premiers temps cherché en vain une rue permettant de voir un peu d'horizon, donnant sur autre chose qu'une autre rue. Il avait finalement renoncé en comprenant qu'au bout de la ville, la ville continue, tout simplement, et avec elle l'épuisement. Ce matin, à ne plus attendre le prochain métro, c'était cette sorte de fatigue européenne des villes vieilles qu'il ressentait, un terrassement. Il se sentait cerné par les pays autour, des histoires enchevêtrées et ostentatoires, partout des parlements, des statues, des ponts de pierre, des églises et des temples, des palais de justice. Il n'y avait plus d'espace et tout paraissait déjà fait, quand là-bas le monde entier semblait à la fois vide et éloigné. À New York, il se rappelait avoir eu la sensation aiguë de la présence d'un territoire immense derrière la ville, la poussant presque vers l'océan, un parent indulgent, ne comprenant rien mais laissant faire. Vivre là-bas, c'était ainsi, un peu de la première fois à vélo sans les petites roues. Bien sûr, il savait que la main aimante dans le dos pouvait parfois manquer et que la

ville était pleine d'hommes blessés et perdus, d'enfants sur Surf Avenue ne croyant pas vraiment à la mer pourtant sous leurs yeux, de filles si maigres, l'air de chercher quelque chose, beaucoup trop près de la 42^e. Mais il savait aussi bien des coins qui portaient la trace des promesses d'autres mondes que cette ville avait faites aux plus apeurés, et qu'elle avait souvent tenues.

Il y a longtemps, en arrivant, il avait été surpris qu'une place puisse autant manquer, un endroit finalement ce n'est rien : des coordonnées. Puis il avait saisi le sens de ces expressions étranges, ma vie est là, ma vie est ici, ma vie est là-bas, il avait compris que la vie peut effectivement être là où on n'est pas, et que les regards éperdus de certains exilés ne disent rien d'autre que cet éloignement à soi-même et la terreur de voir sa propre existence s'estomper dans le lointain. S'être découvert ainsi ancré n'avait pas manqué de le décevoir, lui qui s'était cru capable de traverser les mers, de trouver partout le même voltage, les ondes centripètes, en marchant, l'impression que tout convergeait vers soi, et qui finalement avait découvert que son corps même appartenait à ce qu'il venait de quitter et que ses mains trop grandes n'étaient pas faites pour voyager mais pour se refermer sur le vide new-yorkais et sur aucun autre. Il avait essayé, bien sûr, l'Europe ce n'est pas rien, mais les livres trop épais avaient eu raison de lui, et

les phrases trop longues, et toute cette langue toujours présente, partout, dans la rue, les cafés, les soirées, toujours des mots à n'en plus finir, des mots tournés sur eux-mêmes, qui n'avaient rien à dire que leur propre puissance. La fille aimée elle-même parlant désormais sans cesse, oubliant la lenteur due à l'étranger qu'elle lui avait réservée les premiers temps, et maintenant donc parlant si vite qu'il peinait à distinguer les mots pour lui des mots adressés à tous. Attentive parfois, elle revenait à l'anglais, mais cette langue-là n'était pas plus familière, qui sonnait comme un effort, et ne rendait rien de cet idiome d'alcoolique fait pour les insultes dans lequel il avait grandi là-bas et qui lui était toujours apparu taillé exprès pour la vie dans les villes verticales. Ici, dans cette ville écrasée, dans ce pays du verbe où rien de ce qui peut parler ne se tait, et où la chair est morte avec l'enfance et la musique, il avait su qu'il appartenait définitivement à un autre monde, fait de tempêtes, d'étonnements et de volontés, et juste scandé par des instruments nés pour crisser sous des ponts métalliques.

Au commencement, juste vaguement troublé, il n'avait rien dit, continuant de sourire à la fille, lui caressant le ventre, lui chuchotant un peu trop souvent je suis heureux d'être venu ici avec toi. Il était pourtant un peu gêné déjà sans trop savoir pourquoi. S'avouer qu'il ne serait pas

vue précise qu'elle avait alors, trois marches au-dessus de lui, et un peu de la moiteur des paumes, mais rien de la lumière chaude et vivante qui l'enveloppait entièrement à ce moment-là. Elle n'en tirait qu'une conclusion : vivre demande de la concentration. Ne pas se laisser distraire, c'est ça qui est important. Le jour de son mariage, elle n'avait pas dû faire attention. Elle ne se souvenait de presque rien, sauf de l'étrange coiffure de sa tante et de son père glissant des choux à la crème dans les poches de son pantalon. Des premiers pas de ses enfants, la couleur de leurs vêtements, mais rien de leurs yeux ébaubis. De la barque, sa main dans l'eau froide, mais rien du visage de son homme en train de ramer. Les petites choses avaient grignoté les grandes, c'était systématique. À cette table, tous les matins, c'était le puzzle qui l'occupait, arranger ces détails encore et encore, les agiter dans tous les sens, à l'envers, à l'endroit, en espérant que d'une nouvelle tentative finirait par surgir enfin le souvenir plein, achevé et définitif.

